

toute superficielle, et il ne lui en restait qu'une extrême pâleur à cause de la grosse hémorragie qui en était résultée.

La tête découverte, la démarche ferme, mais le visage assombri, — car il n'était pas le meurtrier comme tous le croyaient, mais il se sentait coupable et presque complice, — il s'avança vers le lit du mourant qui le regardait avec bonté.

— Comme tu es pâle, mon enfant ! dit le malade en lui tendant sa main... Veille bien sur moi.

Le jeune homme prit machinalement cette main déjà froide, mais ses traits exprimèrent un étonnement profond.

— Ils sont là, dans ma tente, près de mon lit, continua le Soudan dont la tête divaguait ; ils sont là, les traîtres ! Nour-ed-Dhin, mon enfant, veille ton maître, défends ton ami !

En écoutant ces paroles, la figure du jeune homme devint livide, et son regard prit une expression étrange ; sa main laissa retomber celle du Soudan comme un poids qu'elle ne pouvait plus soutenir. Aux derniers mots, il se laissa tomber à genoux en poussant un cri déchirant.

— Misérable ! s'écria-t-il avec désespoir, et ne pouvant plus contenir ses sanglots. C'est moi qui suis le traître ! c'est moi qui suis le coupable ! puisque je connaissais le meurtrier et que mon hésitation à le frapper lui a donné le temps d'accomplir son crime...

— Tu connaissais le meurtrier, tu savais son dessein ? Alors qui es-tu donc ? fit Sandschar en se redressant sur le coude.

— Je suis un foedavi !

— Un foedavi !... Nour-ed-Dhin ! s'écria le moribond avec terreur. Un foedavi ! un poignard de mon ennemi !... Qu'on l'arrête !... qu'il meure sous mes yeux !... qu'il meure avant moi !

Quoique cet ordre fût échappé au délire, il était trop conforme au désir secret

des courtisans pour que ceux-ci ne s'empressassent pas de l'exécuter.

Nour-ed-Dhin fut saisi sans qu'il tentât d'opposer aucune résistance. Un mamlouk appelé tira son cimeterre, et, tandis qu'il en essayait le fil, on dépouilla le jeune homme de sa veste pour lui mettre à nu le cou et le haut des épaules.

Le mamlouk levait déjà son yatagan sur la tête penchée du jeune homme qui attendait le coup fatal, quand l'Emir, qui était présent, poussa un cri et arrêta le bras du soldat.

Et, sans mot dire, faisant retourner Nour-ed-Dhin, l'Emir présenta le dos du jeune homme à Sandschar, et désigna du doigt une de ses épaules.

Sur cette épaule, un croissant tatoué en rouge apparaissait nettement.

— Mon fils ! gémit le Soudan qui perdit connaissance.

Nour-ed-Dhin s'était redressé, ne comprenant rien à cette scène, et promenait autour de lui des yeux hagards.

On lui expliqua la vérité, mais il sembla ne pas se rendre compte. Lui aussi était en proie à un sombre délire.. Plus blême que le moribond, il parcourait la tente en proférant des propos incohérents. Tout à coup, sa présence d'esprit lui revenant, ses yeux se mouillèrent, son cœur battit avec force, et il se jeta sur le lit de Sandschar.

— Mon père ! mon père ! cria-t-il en pressant avec frénésie la tête du mourant contre son cœur ; revenez à vous, réveillez-vous pour me pardonner !

Sous cette ardente étreinte, le Soudan parut se ranimer. Il ouvrit lentement les yeux, fixa son fils en silence, puis, saisissant sa tête à deux mains et l'attirant à lui, il l'embrassa pour ainsi dire avec désespoir.

Sous la tente, on n'entendait que des sanglots étouffés.